



RICHARD SINDING

## LES MÉRITES DE L'INSOLENCE

**A**dultes, cessez de vous lamenter sur l'insolence des jeunes ! L'insolence, c'est la *vertu* de la jeunesse, des enfants, des poètes, des révolutionnaires politiques et scientifiques, de tous les visionnaires qui n'ont pas de concessions à faire puisqu'ils annoncent les temps nouveaux. Pourquoi auraient-ils des égards pour les situations établies dès lors qu'ils savent que demain rien ne sera plus comme avant ?

Ce n'est pas l'âge qui fait la jeunesse, c'est une certaine manière d'être témoin du futur, une certaine manière de porter en soi l'avenir. L'adolescent Rimbaud et le vieillard Einstein annoncent, tous deux à leur façon, le futur ; ils resteront également jeunes pour nous. Mais le futur advient toujours au présent sous la forme du choc. Le « choc du futur » n'est autre qu'un défi insolent aux situations figées par une longue et « respectable » tradition. Voilà pourquoi tous les prophètes, ces administrateurs du futur, sont insolents, c'est-à-dire jeunes. D'ailleurs ils furent toujours traités comme tels, car il ne fait pas bon être prophète dans nos sociétés. Ce jeune vieillard, qui avait nom Socrate, dut boire la ciguë pour s'être montré insolent envers les dieux de la cité. Il avait inventé la philosophie, qui enseigne à ne point adorer les idoles, mais la seule vérité. L'insolente ironie socratique, c'était la jeunesse de la philosophie occidentale. Quelques siècles plus tard, l'insolente prédication nietzschéenne sera la seconde jeunesse de cette philosophie.

**L**a révolution, c'est l'émergence de l'insolence sur la scène politique. Toutes les révolutions sont jeunes. Malheureusement il n'est guère de révolutions qui ne vieillissent en perdant leur caractère insolemment prophétique. Je dis « guère », car la révo-

lution culturelle chinoise semble bien être ce rêve qui hante le vieillard Mao, ce rêve d'une révolution toujours jeune, toujours recommencée. Il y a du surhumain dans cette tentative. A l'opposé, la sclérose intellectuelle érigée en institution oppressive qui règne en U.R.S.S. n'est plus qu'une caricature vieillotte du communisme insolent des jeunes loups de 1917. Tout aussi caricaturale fut la pseudo-révolution nationale-socialiste, qui confondit l'insolence novatrice avec la monotone et vulgaire répétition des violences léguées par l'histoire. Le crime du nazisme fut d'avoir négligé de se montrer irrespectueux à l'égard des séculaires traditions pan-germanistes et antisémites qui sommeillaient dans la société allemande. Quelle aberration dans la fascination qu'éprouvait Brasilach devant ce qu'il croyait être la jeunesse et le dynamisme novateur du nazisme ! Où est la jeunesse, où est la rénovation, puisque Hitler ne fit que mettre les immenses ressources industrielles allemandes au service de tendances vieilles comme l'âme germanique elle-même ? La révolution jeune et insolente, c'est ce flot de paroles entremêlées d'insultes que fut la Révolution française. Cette Révolution, qui avait mis des hommes de vingt-cinq ans à la tête du pays et de ses armées, fut si novatrice que le septuagénaire Kant sortit exceptionnellement de sa retraite pour aller, au-devant du courrier, quérir des nouvelles de cet événement dans lequel il voyait un avènement.

**D**ans l'exemple révolutionnaire apparaît bien ce caractère général de toute insolence : l'insolence est le rapport qui s'institue entre deux interlocuteurs quand aucun rapport n'est possible. C'est le rapport qui se nie lui-même comme rapport. Quand l'adolescent croit n'avoir plus rien en commun avec ses parents, il ne peut plus leur parler, il ne peut que les insulter. Quand les réformateurs ne sont plus entendus par les conservateurs, ils deviennent révolutionnaires. Quand la pensée devient philosophie, elle ne peut plus s'entretenir avec l'opinion sinon sur le mode du sarcasme. Ainsi, c'est par la raillerie que Socrate vient à bout de la sottise bornée du riche et vaniteux Hippias. « *Qu'est-ce que le Beau ?* » demande le philosophe à Hippias. Celui-ci répond : « *Le Beau, c'est une belle fille (...) ou une belle cavale.* » Et Socrate d'ajouter malicieusement : « *Et une belle marmite, mon excellent ami, n'est-ce pas une belle chose ?* » Socrate n'avait d'autre but que de montrer à Hippias que la beauté n'est pas un objet mais une idée. Mais parler poliment à Hippias, ç'eût été utiliser les mêmes mots, le même langage chargé de préjugés. Attaquer l'opinion avec les armes de l'opinion, ç'eût été

retomber dans l'opinion. Socrate choisit alors la rupture brutale, l'insolence. Par là il sauve la philosophie mais se perd lui-même, car Hippias, offusqué, sera de ceux qui le condamneront.

L'insolence consacre crûment une incompatibilité totale entre l'ancien et le nouveau, ce qui a été et ce qui doit être. L'insolence est ce par quoi l'on brise avec les habitudes établies. *Insolens*, en latin, signifie insolite, inaccoutumé, nouveau. Être insolent c'est bien négliger l'ancien pour permettre au nouveau de surgir. Le Nouveau Monde ne fut-il pas découvert par ces insolents qui osèrent affirmer à la fin du Moyen Age que la Terre était ronde ? Cocteau avait bien vu dans l'insolence cet oubli du conventionnel qui crée les conditions de l'exceptionnel. Il disait dans son discours de réception à l'Académie :

*« A l'exemple des enfants et des poètes, nos jeunes savants s'exercent à l'oubli voulu des rapports normaux, à marier d'une manière insolente des organismes distants les uns des autres et dont nul ne songeait à former un couple. »*

RICHARD SINDING

